Voyage à la recherche du chaînon manquant de l'évolution

L'exemple du Village aérien de Jules Verne

Carmen Husti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/aes/924>

DOI : 10.4000/aes.924

ISSN : 2258-093X

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Carmen Husti, « Voyage à la recherche du chaînon manquant de l'évolution », *Arts et Savoirs* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aes/924> ; DOI : 10.4000/aes.924

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Centre de recherche LISAA (Littératures SAVoirs et Arts)

Voyage à la recherche du chaînon manquant de l'évolution

L'exemple du Village aérien de Jules Verne

Carmen Husti

- 1 Jules Verne débute sa carrière de romancier en 1863 lorsque la plupart des sciences consolident leurs objets d'étude, tout en les définissant et en les délimitant. C'est également une période pendant laquelle les voyageurs, les explorateurs et les missionnaires finissent de parcourir et d'explorer les derniers territoires de la planète restés inconnus, ce dont ils rendent compte dans des récits fictionnels, de témoignage ou à visée scientifique ou de vulgarisation.
- 2 C'est à la conjonction des progrès scientifiques et des découvertes géographiques que se place l'œuvre du romancier Jules Verne et c'est à l'articulation de ces deux réalités que l'innovation apportée par l'écrivain dans le domaine de la littérature française¹ devient visible.
- 3 Chargé par son éditeur d'une mission de vulgarisation scientifique qui s'exprime notamment dans le magazine *Magasin d'éducation et de récréation*², où Jules Verne figure comme auteur de prédilection dès le premier numéro datant de 1864, en pleine époque de questionnement sur des problématiques liées aux différences raciales, au polygénisme opposé au monogénisme, à l'existence d'une échelle des êtres, à la naissance d'une nouvelle discipline, la tératologie dont le père fondateur est Geoffroy Saint-Hilaire, Jules Verne part à la conquête imaginaire de nouveaux territoires du monde qui restent encore inconnus ou ont été récemment découverts, tout en projetant sur les réalités observées les outils d'analyse d'une science en plein essor, l'histoire naturelle, une science capable d'expliquer la part d'inconnu qui demeure, capable ainsi de donner du sens à une réalité non-inscrite encore dans la sphère du savoir occidental.
- 4 Si les deux pôles, notamment le pôle Nord, les profondeurs de la terre ou de la mer, l'Australie, la Lune attirent l'écrivain comme autant de territoires « vierges » capables d'investir l'écriture de leur potentiel de mystère et de fictionnalisation, le continent africain, notamment son centre, s'avère également un lieu de prédilection pour la fiction

romanesque vernienne, un lieu dépositaire de mystère, une véritable *teræ incognitæ* qui permet à l'écrivain de laisser libre cours à son imagination car sa réalité n'est pas encore vérifiée.

- 5 Ainsi, comme l'affirme Dominique Penel dans son ouvrage *Homo caudatus*, dont les idées liées à l'histoire des Niam-Niams seront utiles à la présente étude :

[...] tant que la pratique exploratrice et le développement des sciences n'ont pu imposer un principe de fermeture aux champs des possibles, la vision du monde s'est trouvée modelée et organisée par une logique où se joignaient indistinctement l'imaginaire et effectivement constaté, la rêverie et le réel, parce qu'aucune norme ne permettait de dissocier radicalement ces deux domaines.³

- 6 Dans ces territoires de l'Afrique, des êtres fabuleux peuvent faire leur apparition, des sauvages, des cannibales, des hommes singes, des hommes à queue, des êtres intermédiaires qui ont souvent le mérite d'actualiser des discours, des récits sensationnels faits par les voyageurs antérieurs ou même par les missionnaires, et, d'une certaine manière de participer aux débats scientifiques dans le domaine des sciences naturelles, tout en les faisant connaître du grand public.

- 7 *Cinq semaines en ballon*⁴, *L'île mystérieuse*⁵, *Les enfants du capitaine Grant*⁶, *Le village aérien*⁷, *L'étonnante aventure de la mission Barsac*⁸ sont des romans dont l'action se passe au moins partiellement en Afrique où dans une île à situation géographique imprécise, comme *L'île mystérieuse* et ils sont tous traversés par des questions scientifiques les plus récentes pour Jules Verne, visant à déterminer la place de l'homme au sein de l'Humanité et par rapport à l'ensemble du monde du vivant.

- 8 La question de la race, du rapport de l'homme blanc à l'homme noir et de l'inscription des deux dans la chaîne ou l'échelle des êtres dans une perspective évolutionniste constituent des thématiques de prédilection dans les romans et les inscrivent de ce fait au cœur même des théories biologiques de l'époque.

- 9 Dans leurs périples, les personnages principaux croisent la route des Niam-Niams, des hommes dotés d'un appendice caudal atavique (notamment dans *Cinq semaines en ballon*, bien qu'ils soient évoqués également dans *Un village aérien*), des êtres dont l'histoire date du XVIII^e siècle et qui ont largement préoccupé la plupart des naturalistes et des philosophes des XVIII^e et XIX^e siècles⁹ parce qu'ils posaient la question des limites de l'humanité et faisaient entrevoir la présence du chaînon manquant de l'évolution ; les peuples africains sont perçus comme des sauvages (dans *Les enfants du capitaine Grant*, *Cinq semaines en ballon*, *L'île mystérieuse*) ; leurs mœurs cannibales sont mises en évidence dans tous les romans évoqués, les Noirs sont considérés comme appartenant à un stade de développement proche de l'enfance. Si tous les romans évoqués traitent des rapports entre les différentes races et si tous laissent également apercevoir l'idée de l'inscription des hommes dans une échelle d'évolution des êtres dont le terme le plus abouti est l'homme blanc occidental, *Le village aérien* (1901) place cette question au cœur même de la fiction romanesque.

- 10 Publié en 1901 dans la maison d'édition Hetzel, ce roman narre la fin du voyage effectué par une expédition dont les membres principaux sont Max Huber, un Français :

Max Huber, un Parisien resté tel au milieu de ces contrées lointaines où l'avaient transporté les hasards de l'existence, ne le cédait à John Cort ni par la tête ni par le cœur. Mais, de sens moins pratique, on eût pu dire qu'il « vivait en vers » alors que John Cort « vivait en prose ». Son tempérament le lançait volontiers à la poursuite de l'extraordinaire. Ainsi qu'on a dû le remarquer, il aurait été capable de regrettables témérités pour satisfaire ses instincts d'imaginatif, si son prudent

compagnon eût cessé de le retenir. Cette heureuse intervention avait eu plusieurs occasions de s'exercer depuis le départ de Libreville. Libreville est la capitale du Congo français.¹⁰

et John Cort, un Américain :

John Cort était d'un esprit très sérieux et très pratique, qualités habituelles aux hommes de la Nouvelle-Angleterre. Né à Boston, et bien qu'il fût Yankee par son origine, il ne se révélait que par les bons côtés du Yankee. Très curieux des questions de géographie et d'anthropologie, l'étude des races humaines l'intéressait au plus haut degré. À ces mérites, il joignait un grand courage et eût poussé le dévouement à ses amis jusqu'au dernier sacrifice.¹¹

- 11 Le but de ce voyage était de « visiter la région qui s'étend à l'Est du Congo français et du Cameroun »¹². Effectué en pleine période d'expansion coloniale européenne, ce qu'on apprend dès les premières lignes du roman de la bouche de Max Huber : « les nations européennes finiront de se partager l'Afrique, si les choses continuent – soit une superficie d'environ trois milliards d'hectares »¹³, il ne semble avoir été marqué par aucun événement important mis à part le sauvetage d'un enfant noir, Llanga, orphelin, menacé par le trafic d'esclaves dans sa tribu aux mœurs cannibales.
- 12 Cette tranquillité du voyage est brusquement interrompue lors d'une halte aux abords d'une grande forêt impénétrable, à cinq ou six semaines de distance de leur point de retour, Libreville, par le surgissement de plusieurs événements, alors même que les voyageurs sont en train de réfléchir à la direction à prendre, la plus directe, celle qui traverse la forêt ou la plus longue, mais plus sûre, qui la contourne, car cette forêt pourrait abriter des dangers innombrables :

Voyons, cher ami, dit alors John Cort, n'allez pas vous emballer sur cette forêt, et estimons-nous heureux de n'avoir qu'à la contourner !
J'avoue qu'il ne m'irait guère de m'aventurer à travers un pareil labyrinthe d'arbres.
– Pas même pour savoir ce qu'il renferme ?
– Et que voulez-vous qu'on y trouve, Max ? Des royaumes inconnus, des villes enchantées, des eldorados mythologiques, des animaux d'espèce nouvelle, des carnassiers à cinq pattes et des êtres humains à trois jambes ?
– Pourquoi pas, John ? Et rien de tel que d'y aller voir !¹⁴
- 13 Pendant la nuit, des feux mouvants apparaissent à la lisière de la forêt. Ils sont aperçus par Llanga qui réveille les autres voyageurs. Tous craignent un danger imminent venu de la part des peuples inconnus qui habitent ces forêts, des peuples supposés sauvages, des noirs « redoutables par leur nombre et par leurs instincts féroces »¹⁵, qui s'adonnent à de pratiques cannibales, pratiques et sauvageries qui encouragent les voyageurs à classer « ces êtres fauves à face humaine, au rang des animaux, en cette Afrique équatoriale où la faiblesse est un crime, où la force est tout ! Et de fait, même à l'âge de l'homme combien de ces noirs ne possèdent pas les notions premières d'un enfant de six ans. »¹⁶
- 14 À ce premier incident s'ajoute le passage d'une horde d'éléphants qui oblige Max Huber, Jon Cort, le foreloper Khamis et Llanga de se séparer du groupe et de choisir, pour écourter leur chemin de traverser la forêt tant redoutée par les autres membres du cortège.
- 15 Se mettant en marche, ils décident de trouver le cours d'une rivière qu'ils pourraient suivre, ce qui fut fait. Dans cette forêt, terre inconnue et encore inexplorée, l'espoir guide notamment Max Huber de découvrir des êtres exceptionnels, extraordinaires « des êtres à un degré inférieur d'humanité, des êtres quasi fabuleux. [...] Max Huber s'obstinait-il à croire que la forêt d'Oubangi devait renfermer des types étranges, dont les ethnographes

ne soupçonnaient pas l'existence. Pourquoi pas des humains qui n'auraient qu'un œil comme les Cyclopes de la Fable [...]. »¹⁷

- 16 Cette attente d'une réalité exceptionnelle commence à ouvrir dans la sphère du récit le champ du possible. En effet, la première nuit, John Cort veillant sur les autres en train de dormir a l'impression d'entendre une voix plaintive prononçant le mot « ngora » qui signifie « mère » en langue indigène. Le lendemain matin, cette réalité exceptionnelle continue à se manifester par la découverte d'un radeau et d'une cage vide au bord de la rivière, cage dans laquelle se trouve un carnet signé par un certain docteur Johausen, personnage dont la disparition en terre africaine est connue de Max Huber et de John Cort. Ce docteur était parti en mission en Afrique pour continuer le travail de recherche effectué par le naturaliste Garner qui avait émis l'hypothèse que certains singes possédaient et utilisait un appareil phonatoire articulé, hypothèse qu'il avait tenté de vérifier lors d'une expédition en 1892 au Congo, une expédition pendant laquelle il fit installer une cage dans la forêt, à côté d'une mission, afin d'observer le comportement des singes. Les résultats de ses recherches sont résumés comme suit :

En somme, le prétendu langage des singes, surpris par le naturaliste Garner, n'était que la série des sons que ces mammifères émettent pour communiquer avec leurs semblables, comme tous les animaux chiens, chevaux, moutons, oies, hirondelles, fourmis, abeilles, etc. Et, suivant la remarque d'un observateur, cette communication s'établit soit par des cris, soit par des singes et des mouvements spéciaux, et, s'ils ne traduisent pas des pensées proprement dites, du moins expriment-ils des impressions vives, des émotions morales, — telles la joie ou la terreur.¹⁸

- 17 Le docteur Johausen, réputé fou continua ces recherches deux ans plus tard, en pleine forêt et non à côté d'un établissement de missionnaires, mais il ne revint jamais de cette expédition. Les quelques lignes de son carnet qui restent lisibles émettent l'hypothèse de l'existence effective d'un langage articulé chez certaines espèces de singes qui « *échangent entre eux quelques phrases. Un petit a dit "Ngora! Ngora: Ngora!" mot que les indigènes emploient pour désigner la mère* »¹⁹, un témoignage qui croise celui de John Cort.
- 18 Continuant leur voyage sur le fleuve qu'ils ont baptisé Johausen en souvenir du docteur, ils subissent l'attaque des singes dont ils constatent le très grand nombre, chose selon Max Huber peu surprenante :

Est-ce que nous ne sommes pas au centre de l'Afrique ? Or, entre les indigènes et les quadrumanes congolais, - en exceptant Khamis bien entendu - j'estime que la différence est mince...

Elle est tout juste, répliqua John Cort, de ce qui distingue l'homme de l'homme de l'animal, l'être pourvu d'intelligence de l'être qui n'est soumis qu'aux impersonnalités de l'instinct...²⁰

- 19 Suite à l'une des attaques, Llanga réussit à sauver la vie d'un jeune individu, dont le statut anthropologique paraît incertain. Singe pourvu de parole, il oblige les voyageurs à s'interroger sur son humanité et son animalité, sans qu'ils parviennent à trouver une solution viable.

Certes, à première vue, on aurait pu affirmer qu'il devait être de race simienne. Ce qui frappa tout d'abord John Cort c'est qu'il se trouvait en présence non d'un quadrumane, mais d'un bimane. Or, depuis les dernières classifications généralement admises de Blumenbach, on sait que seul l'homme appartient à cet ordre dans le règne animal. Cette singulière créature ne possédait que deux mains, alors que tous les singes, sans exception, en ont quatre et ses pieds paraissent conformés pour la marche, n'étant point préhensifs comme ceux des types de la race simienne.²¹

- 20 Dans ce passage, Jules Verne évoque de manière explicite les travaux de Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840), anthropologue allemand connu en France notamment pour son ouvrage *De l'Unité du genre humain et de ses variétés, ouvrage précédé d'une lettre à Joseph Banks*²², qui a développé la théorie de la géométrie raciale. Très controversé, il est considéré comme étant celui qui a mis les bases des théories raciales²³. La référence à des scientifiques célèbres deviendra monnaie courante dans la suite de la narration.
- 21 Subissant le naufrage de leur radeau, les voyageurs se voient séparés de Llanga et du petit être, à la recherche desquels ils s'engagent à travers la forêt, en suivant des lumières mobiles.
- 22 Après plusieurs jours de marche, ils parviennent à atteindre un endroit atypique, un village suspendu dans les arbres, où vivent des individus de la même espèce que celui retrouvé par Llanga. Ils y retrouvent par ailleurs Llanga et le petit.
- 23 L'accueil dont ils bénéficient est très cordial et John Cort et Max Huber se réjouissent de la possibilité qui leur est offerte de pouvoir mener de véritables observations scientifiques de cette nouvelle espèce d'individus. Le rêve de Max Huber est enfin réalisé.
- 24 Si l'évidence même s'impose aux voyageurs munis de surcroît d'une connaissance de la science en matière d'évolution qu'ils sont en présence d'une nouvelle espèce d'individus, intermédiaire entre les hommes et les singes, la question de savoir quel est le degré d'humanité ou d'animalité de ces individus demeure présente jusqu'à la fin du roman. Darwin notamment est cité à maintes reprises dans le roman mais les références, notamment à *La descendance de l'homme et la Sélection sexuelle*²⁴, restent imprécises :
- « Pour conclure, et d'après son opinion, en conformité de la doctrine darwinienne sur l'unité de l'espèce et la transmission par hérédité des qualités physiques, non des défauts, on pouvait dire : Si les races humaines sont les dérivés d'une souche simiesque, pourquoi les dialectes humains ne seraient-ils point les dérivés de la langue primitive de ces anthropoïdes ? Seulement, l'homme a-t-il eu des singes pour ancêtres ? Voilà ce qu'il aurait fallu démontrer, et ce qui ne l'est pas. »²⁵ ; « Juste, répondit Max Huber, et il manque toujours un échelon à l'échelle, un type entre l'anthropoïde et l'homme, avec un peu moins d'instinct et un peu plus d'intelligence. Et si ce type fait défaut, c'est sans doute parce qu'il n'a jamais existé. D'ailleurs, lors même qu'il existerait, la question soulevée par la doctrine darwinienne ne serait pas encore résolue, à mon avis du moins. »²⁶ ; « Ces ressemblances ont donc pu jusqu'à un certain point engendrer la doctrine de la variabilité des espèces, l'évolution ascensionnelle préconisée par Darwin. On les a même regardées comme décisives, par comparaison entre les échantillons les plus élevés de l'échelle simienne et les primitifs de l'humanité. Linné a soutenu cette opinion qu'il y avait eu des hommes troglodytes, expression qui, en tous cas, n'aurait pu s'appliquer aux Wagddis, lesquels vivent dans les arbres. Vogt a même été jusqu'à prétendre que l'homme est sorti de trois grands singes : l'orang, type brachycéphale au long pelage brun, serait d'après lui l'ancêtre des négritos ; le chimpanzé, type dolichocéphale, aux mâchoires moins massives, serait l'ancêtre des nègres ; enfin, du gorille, spécialisé par le développement du thorax, la forme du pied, la démarche qui lui est propre, le caractère ostéologique du tronc et des extrémités, descendrait l'homme blanc. Mais, à ces similitudes, on peut opposer des dissemblances d'une importance capitale dans l'ordre intellectuel et moral, — dissemblances qui doivent faire justice des doctrines darwiniennes »²⁷ ; « Certes, il leur avait été loisible — et plus particulièrement à John Cort — ; d'étudier les mœurs de ces types placés entre l'anthropoïde le plus perfectionné et l'homme, d'observer par quels instincts ils tenaient à l'animalité, par quelle dose de raison ils se rapprochaient de la race humaine. C'était là tout un trésor de remarques à verser dans la discussion des théories darwiniennes. Mais, pour en faire bénéficier le

monde savant, encore fallait-il regagner les routes du Congo français et rentrer à Libreville. »²⁸

25 Son nom accompagne parfois celui d'autres naturalistes, comme Charles Linné (1707-1778) et Carl Vogt (1817-1895), tous invoqués dans le but de trouver une réponse plausible à la question de l'appartenance des individus à l'une ou l'autre des espèces.

26 En effet, la présence du langage articulé et la station bipède rattachent ces individus à l'espèce humaine :

Leur station, identique à celle de l'homme, indiquait qu'ils avaient l'habitude de marcher debout, ayant ainsi droit à ce qualificatif d'*erectus* donné par le docteur Eugène Dubois aux pithécanthropus trouvés dans les forêts de Java, – caractère anthropogénique que ce savant regarde comme l'un des plus importants de l'intermédiaire entre l'homme et les singes conformément aux prévisions de Darwin.²⁹

27 Il s'agit ici d'une théorie résumée par Haeckel dans son ouvrage *Histoire de la création des êtres organisés* et qui avait par ailleurs été évoquée par Lamarck en 1809 dans sa *Philosophie zoologique*³⁰ :

Comment l'homme le plus pithécoïde est-il sorti du singe le plus anthropoïde ? Ce fait évolutif résulta surtout de deux aptitudes du singe anthropoïde, savoir : l'aptitude à la station verticale, l'aptitude au langage articulé. Ce furent là les deux plus puissants facteurs de l'homme. Ces deux importantes fonctions physiologiques coïncidèrent nécessairement avec deux modifications morphologiques qui leur sont connexes, je veux parler de la différenciation, paire par paire, des extrémités et de la différenciation du larynx.³¹

28 Cependant, le manque apparent de sentiments et de religiosité rapprocherait ces individus, selon les observateurs, des singes. Vivant dans les arbres, ils détiennent une organisation sociale dirigée par le docteur Johausen devenu fou. Ils semblent reconnaître naturellement, selon les observateurs, l'autorité naturelle de l'homme blanc, mais sont dépourvus de toute croyance ou organisation religieuse, ce qui paraît être, selon les protagonistes le critère ultime et essentiel pour définir l'humanité. Cette idée semble à première vue l'argument, la trouvaille la plus novatrice apportée par Jules Verne, écrivain vulgarisateur, à l'intérieur d'un ancien débat philosophique, biologique et anthropologique sur la question du statut de l'humanité et au sein de l'évolution.

29 Publiant son roman en 1901, Jules Verne parvient à clore en quelque sorte, en le fictionnalisant, un débat scientifique qui a connu ses heures de gloire de la fin du XVIII^e et tout au long du XIX^e siècle sur la présence d'une échelle des êtres dans la nature, dont le terme d'aboutissement est l'homme blanc et de la problématique corollaire qui est celle de l'existence d'un chaînon manquant dans l'évolution, le tout appliqué à une géographie imaginaire.

30 Si au XVIII^e siècle Charles Bonnet et Buffon sont souvent évoqués comme les principaux adeptes de la théorie de l'échelle des êtres, tous deux partisans du principe leibnizien formulé dans l'assertion « la nature ne fait pas de saut » : « Rien ne se fait tout d'un coup, et c'est une de mes grandes maximes et des plus vérifiées, que la nature ne fait jamais de sauts : ce que j'appelais la Loi de la Continuité [...]. »³², que rappellera Jean Rostand en esquissant sa généalogie : « Cette idée de la chaîne des êtres, qui sera plus tard exploitée par Lamarck, Bonnet lui-même en doit l'essentiel à Leibniz [...]. »³³, au XIX^e siècle, Lamarck, Darwin et Haeckel développent des théories proches. Mais Jules Verne parvient à dépasser dans sa fiction romanesque ces théories en postulant, par le biais de ses personnages l'idée que ce qui sépare l'homme de l'animal n'est pas, comme l'affirmait

Haeckel lui-même, qui cite et analyse par ailleurs les théories lamarckiennes et darwiniennes, le langage, puisque ces populations l'utilisent, ni la station debout, mais la religiosité.

*

31 Est-ce le signe d'une influence de l'éditeur, né dans une famille protestante ? C'est peu probable car Hetzel père meurt en 1886 ; ou peut être le reflet d'une théorie scientifique en circulation à l'époque ?

32 Notre hypothèse est que Jules Verne s'est inspiré ici d'une idée qui était en circulation à la fin du XIX^e siècle, bien qu'elle ait déjà été évoquée pour une première fois chez Buffon en 1753 dans son *Discours sur la nature des animaux*³⁴. Ceux qui l'ont « popularisée » sont des scientifiques très connus à l'époque de Jules Verne : Armand de Quatrefages (1810-1892), membre de l'Académie des sciences depuis 1852, titulaire de la chaire d'anthropologie du Muséum à partir de 1855, auteur de nombreuses publications et interventions dans les débats du siècle, entre autres par rapport à la publication de Darwin qui s'exprime notamment en 1870 dans l'ouvrage *Charles Darwin et ses précurseurs français ; études sur le transformisme* chez G. Baillière dans lequel il tente une recherche des précurseurs français de l'évolutionnisme darwinien³⁵, est souvent cité par Jules Verne dans ses textes³⁶, affirme donc en 1887 :

En revanche, rien ne dit que l'animal possède la notion du bien et du mal moral indépendante de toute idée d'utilité ; qu'il ait le pressentiment d'une autre vie ; qu'il croie à des êtres invisibles supérieurs pouvant influencer sur sa destinée. Ces trois phénomènes fondamentaux se retrouvent chez tous les hommes ; ils ont exercé et exercent chaque jour une influence universellement connue ; presque toute l'histoire de l'humanité se rattache directement ou indirectement à eux. Ils sont l'expression de deux facultés nouvelles, la moralité et la religiosité, dont on n'aperçoit pas de traces chez les animaux et qui ont trop de rapports entre elles pour qu'on ne les rattache pas à une même cause, à l'âme humaine.³⁷

33 Louis Figuier (1819-1894), célèbre vulgarisateur qui a publié de nombreux ouvrages et articles dans les revues de vulgarisation scientifique, parmi lesquelles la *Science illustrée* (1875-1905) fondée par Adolphe Bitard, Louis Figuier et Élisée Reclus, dont les idées se retrouvent souvent reflétées dans l'œuvre vernienne affirmait quant à lui en 1863 dans *La Terre avant le déluge* et en 1872 dans *Les Races humaines* :

On n'a jamais observé, dans le singe le plus intelligent, ces manifestations rêveuses, cette vague conception de l'idéal, en d'autres termes, cette faculté d'abstraire, qui est le propre de l'humanité.³⁸ ;

En résumé, si l'homme, par son corps est un animal, par la haute portée de son intelligence il est le souverain de la nature.

Nous constatons chez lui des phénomènes pareils à ceux que nous rencontrons dans les végétaux et les plantes, nous le voyons par ses hautes facultés, entendre au loin de son empire, et régner sur tout ce qui l'entoure, sur le monde minéral comme sur le monde organisé. Les facultés qui appartiennent en propre à l'intelligence de l'homme, et qui le distinguent de l'animal, c'est-à-dire ses facultés abstraites, dont de l'homme l'être privilégié de la création, et justifient son orgueil, car, outre la puissance de son action physique sur la matière ; il a le seul notion du devoir et la conscience de l'existence de Dieu.³⁹

34 Et pour finir, Georges Pouchet (1833-1894), naturaliste français, promoteur de la théorie du polygénisme, ami de plusieurs écrivains, dont l'influence réelle sur les écrivains de l'époque reste encore à étudier, dans son ouvrage *La pluralité des races humaines*, défend

également l'idée que le sens moral et l'idée innée de Dieu n'appartient qu'à l'espèce humaine, voire uniquement à certaines races

Pour n'avoir pas étudié les caractères psychologiques de ces races, on est tombé dans d'étranges méprises. Que deviendront toutes ces théories superbes, et sur l'immense supériorité intellectuelle de l'homme, et sur cette âme toute dégagée du monde matériel, tout indépendante, dont il s'est attribué la jouissance exclusive, et aussi sur l'utilité de la famille humaine, si l'on arrive à prouver que certaines races ne sont guère plus intelligentes que certains animaux, n'ont aucune notion de ce que nous appelons le monde moral, idées innées, celle de Dieu comprise.⁴⁰

- 35 Dans ce contexte, même si Jules Verne n'innove pas en proposant une théorie totalement nouvelle, il a le mérite d'avoir réussi à capter une idée en circulation à la fin du XIX^e siècle, à la transposer dans l'univers fictionnel sans maintenir la filiation d'idée, ce qui lui permet de donner une solution provisoire au débat qui commence à s'instituer dans le roman tout en laissant ouvert le champ des possibles. Il parvient ainsi à faire œuvre de vulgarisateur scientifique, tout en gardant l'indépendance de fonctionnement du monde fictionnel.

NOTES

1. Joseph Conrad dans son roman *Au cœur des ténèbres* (Paris, Flammarion, 2012 [1899]) fait apparaître cette même conjonction entre la découverte géographique et l'avancée de la science, notamment par rapport aux théories raciales.
2. *Magasin d'éducation et de récréation. Encyclopédie de l'enfance et de la jeunesse*. Publié par Jean Macé et P.-J. Stahl avec la collaboration de nos plus célèbres écrivains et savants. Paris, Bibliothèque de l'éducation et de récréation, J. Hetzel éditeur, Année 1864.
3. Jean Dominique Penel, *Homo caudatus. Les hommes à queue en Afrique Centrale : un avatar de l'imaginaire occidental*, Société d'études linguistiques et anthropologiques de France, 1982, p. 31.
4. Jules Verne, *Cinq semaines en ballon. Voyage et découvertes en Afrique par trois Anglais*, Paris, Hetzel, 1863, « Bibliothèque d'éducation et de récréation ».
5. Jules Verne, *L'île mystérieuse. Les naufragés de l'air*, Paris, Hetzel, 1875.
6. Jules Verne, *Les enfants du capitaine Grant*, Paris, Hetzel, 1868.
7. Jules Verne, *Le village aérien*, Paris, Hetzel, 1901.
8. Jules Verne, *L'étonnant voyage de la mission Barsac*, Paris, Hetzel, 1919. Roman posthume publié en 1919 par Michel Verne à partir du manuscrit de Jules Verne intitulé « Voyage d'étude » laisse entrevoir deux styles d'écriture différents, la première partie étant la plus intéressante et plus facilement attribuable à Jules Verne lui-même. Ce roman pose la question du degré d'humanité et de civilisation de l'homme noir, colonisé,
9. Pour une étude de ces populations et pour des références complètes, consulter Dominique Penel, *op. cit.*
10. Jules Verne, *Le village aérien*, *op. cit.*, p. 48.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*, p. 49.
13. *Ibid.*, p. 2.
14. *Ibid.*, p. 15.

15. *Ibid.*, p. 19.
16. *Ibid.*, p. 20.
17. *Ibid.*, p. 68.
18. *Ibid.*, p. 100-101.
19. *Ibid.*, p. 105.
20. *Ibid.*, p. 118.
21. Jules Verne, *Le village aérien*, *op. cit.*, p. 145.
22. Johann Friedrich Blumenbach, *De l'Unité du genre humain et de ses variétés, ouvrage précédé d'une lettre à Joseph Banks*, Paris, Allut, 1804 [1795].
23. Sur ce sujet, voir le colloque "Blumenbach's theory of human races and the natural unity of humankind", en ligne : https://youtu.be/l_RvID3pmbE (consulté le 19 septembre 2015).
24. Charles Darwin, *La descendance de l'homme et la Sélection sexuelle*, traduction de J.-J. Moulinié, 1872 [1871].
25. Jules Verne, *Le village aérien*, *op. cit.*, p. 100
26. *Ibid.*, p. 119.
27. *Ibid.*, p. 183.
28. *Ibid.*, p. 207.
29. *Ibid.*, p. 171.
30. Lamarck, *Philosophie zoologique*, Paris, Flammarion, 1994 [1809], p. 298-299.
31. Ernst Haeckel, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles : conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier / par Ernest Haeckel...* ; traduites de l'allemand, par le docteur Ch. Letourneau... ; et précédées d'une introduction biographique par Charles Martins, Paris, Reinwald, 1877 [1868], p. 591.
32. Gottfried Wilhelm Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Paris, Hachette, 1898, 2^e édition [1765], p. 110 (La première traduction française date de 1887, Paris, Poussielgue frères).
33. Jean Rostand, *Esquisse d'une histoire de la Biologie*, Paris, Gallimard, 1945, p. 80.
34. « Dieu seul connaît le passé, le présent et l'avenir, Il est de tous les temps, et voit dans tous les temps : l'homme, dont la durée est de si peu d'instant, ne voit que ces instants ; mais une Puissance divine, immortelle, compare ces instants, les distingue, les ordonne, c'est par Elle qu'il connaît le présent, qu'il juge du passé, et qu'il prévoit l'avenir. Ôtez à l'homme cette lumière divine, vous effacez, vous obscurcissez son être, il ne restera que l'animal ; il ignorera le passé, ne soupçonnera pas l'avenir, et ne saura même ce que c'est que le présent » (Buffon, *Discours sur la nature des animaux suivi de De la description des animaux de Daubenton*, Paris, Rivages, Poche, 2003).
35. « Le nom de Charles Darwin, le mot de *darwinisme*, qui désigne l'ensemble de ses idées, sont aujourd'hui universellement connus. L'ouvrage où le savant anglais a montré comment il envisage l'ensemble des problèmes que je viens d'indiquer, a été traduit ou commenté dans toutes les langues. Les penseurs, les philosophes, ont suivi les naturalistes sur ce terrain, et les publications périodiques les plus accréditées ont ouvert leurs colonnes à la discussion de ce nouvel ordre d'idées. À mon tour j'ai essayé d'aborder les difficiles questions soulevées par le savant anglais. Mais peut-être m'est-il permis de dire que je me suis placé à un point de vue un peu différent. [...] La doctrine de Darwin se résume en une notion simple et claire qu'on peut formuler ainsi : Toutes les espèces animales ou végétales passées et actuelles descendent par voir de transformations successives de trois ou quatre types originels et probablement d'un archétype primitif unique.
Réduit à ces termes, le darwinisme n'a rien de bien nouveau. » (Amand de Quatrefages, *Charles Darwin et ses précurseurs français ; études sur le transformisme*, Paris, G. Baillière, 1870)
36. Par exemple *Voyage au centre de la terre, Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*.
37. Armand de Quatrefages, *Histoire générale des races humaines. Introduction à l'étude des races humaines*, Paris, Hennuyer, imprimeur-éditeur, 1889 [1887], p. 5-6.

38. Louis Figuier, Louis, *La Terre avant le déluge*, Paris, Hachette, 1863 (deuxième édition), p. 360.
39. Louis Figuier, *Les Races humaines*, Paris, Hachette, 1872, p. 34.
40. Georges Pouchet, *La Pluralité des races humaines. Essai anthropologique*, Paris, Baillière et fils, 1858, p. 23-24.
-

RÉSUMÉS

Cet article analyse la façon dont Jules Verne s'est inspiré des théories biologiques en circulation à la fin du XIX^e siècle – notamment chez Georges Pouchet, Armand de Quatrefages et Louis Figuier – concernant la limite qui sépare l'humain de l'animal ainsi que l'existence d'un chaînon manquant de l'évolution entre l'homme et le singe dans son roman *Un village aérien* publié en 1901.

INDEX

Mots-clés : Verne (Jules), religiosité, chaînon manquant, évolution, singe

AUTEUR

CARMEN HUSTI